

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Ce Bulletin est surtout destiné à l'examen des publications faites depuis le 1^{er} janvier 1856. Les principaux ouvrages antérieurs à cette date seront l'objet d'une série d'articles dans nos prochains numéros. Nous prions les auteurs qui tiendraient à voir insérer dans notre *Revue* un compte rendu détaillé de leurs ouvrages, de vouloir bien les faire parvenir, francs de port, au Président de la *Société historique algérienne*, 18, rue des Lotophages.

Nous croyons devoir leur rappeler ici ce qui a déjà été exprimé dans notre Introduction. Nous nous occupons surtout des *faits* nouveaux et positifs ; et nous n'acceptons la répétition de ceux qui sont déjà connus que dans le cas où elle serait indispensable, puisée aux sources et éclairerait les questions d'une nouvelle et plus vive lumière.

Inscriptions des Portes de fer ! — Nous demandons pardon de revenir sur un fait déjà bien ancien, mais quand il s'agit des intérêts de la science il n'y a pas de prescription et mieux vaut tard que jamais.

Un heureux hasard nous ayant placé sous les yeux le n° 4 (année 1840) du *Bulletin du comité historique des arts et des monuments*, nous y avons lu avec quelque surprise :

- » M. le marquis de la Grange annonce que M. Dauzats, dans le
- » voyage qu'il vient de faire en Afrique, a relevé très-exactement
- » quarante inscriptions qu'il a trouvées aux *Portes de fer* (les fameux
- » *Biban*). M. Dauzats les communiquera au comité qui pourrait les
- » examiner et faire un rapport à ce sujet.
- » Cette communication sera accueillie avec empressement.
- » M. Mérimée sera prié de donner son avis sur ces inscrip-
- » tions. »

Nous avons consulté quelques personnes qui ont eu l'avantage assez rare de passer par les *Portes de fer* : elles ont déclaré unanimement qu'on n'y trouve qu'une seule inscription, celle-ci ; et elle n'est pas antique, assurément :

ARMÉE FRANÇAISE 1839.

Le Journal de l'expédition des Portes de fer, par le duc d'Orléans, ne cite également que celle-là (V. page 263).

Que sont donc devenues les 39 autres ? — Nous sommes bien tenté de croire qu'elles n'ont jamais existé, et qu'il y a ici quelque malentendu.

— On lit dans l'*Akhbar* du 1^{er} mai dernier :

Longévité des habitants de la Numidie. — Dans la dernière séance tenue par la Société archéologique de la province de Constantine, M. Cherbonneau, professeur d'arabe et secrétaire de la Société, a lu plusieurs épitaphes de centenaires qui offrent des exemples curieux de longévité dans la Numidie, sous la domination romaine. Quatre de ces inscriptions avaient été relevées par lui dans la première semaine du mois de mars aux environs de Constantine, l'une aux sources du Bou-Merzoug, les autres au pied du Chettâba. Nous croyons devoir citer ces dernières :

1^o D. M. IVLIVS. GRACILIL. VETERANVS V. A. CXX.

2^o D. M. IVLIVS. PACATVS. V. A. CXX.

3^o D. M. IVLIA. GAETVLA. V. A. CXXV.

4^o D. M. M. IVLIVS. ABAEVS. V. A. CXXXI.

Parmi les autres épitaphes, figure celle de Souk-H aras (Thagaste) dont la copie a été offerte à la Société par M. le commandant Leroux, et qui est conçue en ces termes :

D. M. S. CLAVDIA, RVFINA. SACERDOS. MAGNA. PIA. VIXIT. ANNIS.
CHII. H. S. E.

(*Revue de l'Industrie publique.* 10 avril 1856.)

Aux faits recueillis par M. Cherbonneau, nous ajouterons les suivants :

L'épigraphie de l'antique Auzia (Aumale) fournit une centenaire, *Vlpia Rogatina* ; une plus que centenaire, *Herennia Siddina*, qui vécut 120 ans. On remarquera que ces exemples de longévité appartiennent à deux femmes dont une porte un nom qui accuse une origine indigène, de même que la *Julia Gaetula*, citée par M. Cherbonneau.

Dans un travail, que l'*Akhbar* a inséré le 14 juin 1846, nous avons déjà essayé de réhabiliter Aumale au point de vue sanitaire, en exposant que sur 58 épitaphes antiques, prises au hasard dans cette localité, 29 appartenaient à des individus qui avaient dépassé la cinquantaine. Des observations analogues, recueillies sur tous les points de l'Algérie, prouvent également en faveur de la salubrité de toute cette contrée à l'époque romaine.

En allant de Constantine à Tunis par le Kef, nous avons trouvé chez les Hanencha, un peu à l'Est de la ruine appelée *Henchir-el-*

Mers, une pierre tumulaire encore à sa place, au bord d'un sentier et sur laquelle nous avons lu le nom barbare du centenaire CASNO qui avait vécu cent onze ans. C'est un exemple de longévité qui intéresse plus spécialement les archéologues de la province de Constantine dont les recherches embrassent surtout le terrain de l'antique Numidie.

A. B.

— *Découvertes épigraphiques* — Nous apprenons, par la voie de la presse, que M. Cherbonneau a découvert dans les environs de Constantine une centaine d'inscriptions latines, la plupart très-intéressantes et dont quelques-unes ont une véritable importance pour la géographie comparée de l'Afrique. Ces dernières sont relatives à l'*Arsagalitanum castellum* (Arzagal de Morcelli), le *pagus Phuentium* et l'ancien évêché de Sila.

L'inscription relative à Arzagal a été copiée sur le plateau de Goulia, à 22 kilomètres ouest de Constantine, par MM. le général Creully et Cherbonneau, près du 2^e télégraphe de la ligne de Sétif. Voici le texte de ce document :

CERERI AVG.
SACRVM
IVLIA MVSSOSIA
KASARIANA
EX CONSENSV ORD.
CASTELLI ARSA
CALITANI SVA
PECVNIA POSVIT
L. D. D. D.

Nous empruntons au *Moniteur algérien* l'article suivant qui est relatif à Sila :

Découverte de Sila, ancien évêché de la Numidie. — Entre le 13^e et le 14^e kilomètre de la nouvelle route de Batna, à l'entrée de la vaste et fertile plaine du Bou-Merzoug, et sur la rive droite de la rivière, existe aujourd'hui un village de création récente, que les Français ont désigné par le nom de *Khroub*, altération évidente du mot arabe *Khouroub*, mûres, ruines. C'est dans un des jardins de cette localité qu'une fouille dirigée avec soin a conduit M. Cherbonneau, professeur d'arabe à Constantine, à retrouver dans les terrains d'alluvion une colonne ou borne milliaire portant le nom ancien des habitants du pays avec la distance qui séparait leur ville de l'endroit où nous avons établi le village du Khroub. Voici la copie exacte des lignes qui ont pu être déchiffrées par M. Cherbonneau sur ce monument d'ailleurs fort mutilé :

MI. PARTHICI.
MAXIMI. BRITTANICI (sic).
MAXIMI. GERMANICI.
MAXIMI. ADIABENICI.
MAXIMI:.....
.....
.....
.....
.....
::: R. P. SILENSIUM

XII.

La partie supérieure de la pierre a été brisée, ce qui explique l'absence des premières lignes de l'inscription. Mais l'on est d'autant plus autorisé à y rétablir le nom de l'empereur Adrien, qu'on le voit mentionné sur d'autres bornes du même genre relevées dans cette région. Entre le dernier MAXIMI et le nom des habitants de la ville, on peut compter deux lignes et demie qui ont été martelées avec soin. Quant au chiffre qui marque les milles, il est gravé en caractères deux fois plus hauts que ceux qui précèdent. Nous n'avons là que l'éthoïque. Cependant nous pouvons apprendre avec certitude le nom de la localité en consultant *l'Africa christiana* de Morcelli, où il est dit : « *Silensis*. Ignota *Sila* est et a geographis » prætermissa : quam tamen in Numidia fuisse, ex Notitia discimus. » (Tom, I, p. 280.) Le même auteur attribue à l'église de *Sila* un évêque du nom de *Donatus*, qui figure le 82^e sur la liste des évêques de la Numidie, appelés en 484 par le roi Hunéric au concile de Carthage (*loc. laud.*).

Mais où était l'évêché de *Sila*? De nouvelles recherches ont conduit M. Cherbonneau à en fixer le siège à Ksar - Mahdjouba, près du col de Bou-Ghâreb. Ksar-Mahdjouba est le nom d'un mamelon couvert de ruines importantes, au milieu desquelles, on remarque une tour haute de 42 pieds et les restes d'une église. De cette ancienne ville au Khroub, il y a une distance de 13 milles, comme l'indique la borne milliaire.

(*Moniteur algérien.*)

L'examen des conclusions données par M. Cherbonneau a soulevé dans notre esprit quelques difficultés que nous prenons la liberté de lui soumettre, parce que personne mieux que lui ne peut les lever, puisqu'il a l'avantage de se trouver à portée du terrain d'étude.

Il nous semble que la présence du qualificatif *Adiabenicus* ne permet pas d'attribuer l'inscription du Khroub à l'Empereur Hadrien.

qui n'a jamais porté ce titre, ni même à ses prédécesseurs Trajan et Nerva, dont les noms figurent souvent à côté du sien sur les monuments épigraphiques. Trajan, il est vrai, de même que le Grand Pompée, avait conquis l'Adiabène ou Osrhoène; mais il ne prit pas pour cela le titre d'*Adiabenicus*; sans doute, parce que la soumission ne fut qu'éphémère et que le pays rentra dans l'indépendance dès que le vainqueur eut tourné ses pas d'un autre côté.

Nous croirions donc plutôt qu'il s'agit ici de la famille de l'Empereur L. Septime Sévère qui reçut, en effet, ce surnom d'Adiabénique. Le martelage indiqué sur la dédicace de Sila nous fortifie encore dans cette opinion.

Il nous semble difficile d'admettre que l'emplacement de Sila doive être à *Ksar-el-Mohdjouba*; et c'est la nature même de l'indication itinéraire placée sous l'inscription du Khroub qui nous fait douter de cette synonymie. Mais nous ne pourrions pas développer cette thèse ni la précédente sans dépasser de beaucoup les bornes d'un article de bulletin bibliographique. Nous aimons mieux les réserver pour un moment plus favorable.

— M. Cherbonneau, qui est aussi un orientaliste distingué et laborieux, alimente le *Journal asiatique* et les feuilles de l'Algérie avec des travaux intéressants et substantiels. On a particulièrement remarqué son *Histoire de la Littérature arabe au Soudan*, qui a paru au *Moniteur algérien* du 29 février dernier. L'auteur a mis en œuvre avec science et habileté des matériaux qui jettent quelque lumière sur la partie la moins connue de la littérature de l'Afrique du Nord, littérature qui attend encore son d'Herbelot.

— L'heureux retour du docteur Barth de ses longues et périlleuses pérégrinations dans l'Afrique centrale est le fait culminant de l'année, en ce qui concerne la géographie et l'histoire de la partie si longtemps inexplorée de ce continent. Les extraits de lettres adressés à M. Jomard par le savant et courageux voyageur, n'ont fait qu'exciter la curiosité publique. Elle sera bientôt pleinement satisfaite, l'ouvrage du docteur Barth étant en voie de publication.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, a mis au concours la biographie du général Duvivier, né à Rouen. L'auteur de la meilleure notice biographique sur le Général, notice qui devra comprendre une appréciation raisonnée de ses ouvrages, recevra, dans la séance annuelle du mois d'août 1857, une médaille d'or de 300 fr. (ou sa valeur en argent).

— M. Geslin, employé au bureau arabe de Laghouat, dont les feuilles locales ont annoncé récemment la mort prématurée et si

regrettable pour la science, avait fait sur les populations méridionales de l'Algérie des travaux consciencieux et remarquables. La *Revue des Sociétés savantes* (n° d'avril 1856) analyse en ces termes le rapport lu par M. Reinaud, au nom d'une commission de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, sur divers travaux :

« M. Geslin a recueilli des vocabulaires de tous les dialectes berbers parlés, tant en Algérie que dans les contrées limitrophes ; il a réuni des poésies et des monuments littéraires de cette langue, il a profité de ses relations avec les Arabes qui avaient pénétré dans l'intérieur de l'Afrique pour dresser des vocabulaires des langues du Haoussa et du Bornou.

« M. Reinaud entre dans des considérations sur l'histoire des Berbers et sur celle de leur langue. Il rappelle que des dialectes de leur idiome se parlent dans tout le pays des Touareg et dans l'Afrique septentrionale jusqu'au Sénégal.

« Il donne des détails sur les inscriptions en caractères *tifnag* découvertes sur différents points du territoire des Touareg et dont l'identité avec les caractères *libyques* a été constatée par M. de Saulcy, à l'aide de l'inscription bilingue de Tougga, écrite en punique et en libyque. Cette circonstance donne à penser qu'une même langue était parlée dans tout le nord de l'Afrique au moment de l'arrivée des colonies phéniciennes, et qu'elle était celle en particulier des Numides, des Gétules et des Garamantes. L'étude du berber ou cabile a donc un extrême intérêt et mérite tous les encouragements des amis de l'histoire. Aussi, M. Reinaud est-il heureux d'apprendre à l'Académie, qu'en même temps que M. Geslin poursuit ses intéressantes recherches, M. de Slane, interprète principal de l'armée d'Afrique va bientôt faire paraître une traduction de l'histoire des Berbers, d'Ebn-Khaldoun (1), que M. le capitaine du génie Hanoteau rédige une grammaire des dialectes des populations du Jurjura; enfin que M. le colonel de Neveu rassemble les éléments d'un vocabulaire touareg. »

— *Epitaphe d'Echmounazar, roi de Sidon.* — Le 22 février 1855, M. Peratié, chancelier du consulat de France à Bérout, ayant entrepris des fouilles sur un terrain situé à 25 minutes de marche au sud de Saïda, l'ancienne Sidon, découvrit un sarcophage de basalte noir, ayant la forme des caisses de momies égyptiennes. Mais au lieu d'être orné d'hiéroglyphes, il portait dans presque toute sa hauteur une inscription en vingt-deux lignes écrites en caractères phéniciens gravés en creux et parfaitement conservés.

(1) Le 1^{er} et le 2^e volumes de cette traduction ont déjà paru et l'impression des deux autres est terminée.

Quelques savants étrangers ont traduit et commenté ce curieux document épigraphique, mais comme ils opéraient sur des copies fautives, leur travail s'en est fâcheusement ressenti, dit-on.

Placé dans des conditions plus favorables, M. le duc Albert de Luynes a publié, sur ce sujet, dans le courant de février 1856, un ouvrage intitulé : *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Esmunazar, roi de Sidon*.

Plus récemment, M. l'abbé Bargès a fait paraître sur cette épitaphe un mémoire dans lequel ce même roi de Sidon est appelé *Eschmounazar* (1).

Comme on trouve, de temps à autre, des inscriptions phéniciennes ou libyques en Algérie, nos lecteurs ne seront pas fâchés de connaître l'état de la question, quant à la lecture et la traduction de ce genre de documents épigraphiques.

Ce qui étonne tout d'abord, en examinant l'alphabet phénicien dressé par les écrivains qui ont fait une étude spéciale de cette langue, c'est la multitude de caractères qu'ils donnent quelquefois pour une seule et même lettre. On a peine à comprendre ce luxe de signes alphabétiques et on craint naturellement qu'il n'y en ait beaucoup d'incertains.

« Sur la plupart des inscriptions phéniciennes, les mots ne sont » pas séparés ; et, dans les conditions inhérentes aux langues sémitiques (on n'y exprime pas les voyelles), cette continuité est le » *seul* véritable obstacle à la certitude des traductions. » C'est M. l'abbé Bargès qui constate le fait ; et nous n'y trouvons rien à redire ; mais nous croyons que ce n'est pas là le *seul* obstacle à la certitude des traductions.

Car, il n'y a ni grammaire ni dictionnaire de la langue phénicienne ; il est vrai qu'on se tire de cette difficulté en disant qu'elle ressemble tellement à l'hébreu, que savoir l'un c'est connaître l'autre. Mais l'arabe ressemble beaucoup à l'hébreu ; et, cependant, nous doutons fort qu'un hébraïsant qui, du reste, n'aurait jamais étudié l'arabe, pût traduire exactement un texte, même très simple, dans ce dernier idiome.

Pour être parfaitement convaincu, d'ailleurs, que dans la question qui nous occupe, la science est encore loin d'être faite, il suffit de

(1) A cette occasion, nous demanderons pourquoi certains orientalistes français persistent à représenter le *chin* par *sch*. En Allemagne, nous comprendrions cette figuration ; mais avec notre système phonographique elle n'a pas de raison d'être. Cela nous rappelle le temps où le nom de CHERCHEL était écrit officiellement *Scherschell*. On a fait justice depuis longtemps des deux S parasites ; mais il y a encore des gens qui tiennent à doubler la consonne finale. Tant il est vrai que les procédés simples et rationnels ont le plus de peine à se faire accepter.

comparer les traductions que divers auteurs nous donnent d'un même texte phénicien.

En traitant cette question, dans l'*Akhbar* du 3 mars 1846, nous citons un exemple remarquable en ce genre. Il s'agissait d'une très-courte inscription phénicienne trouvée en Tunisie.

Un premier interprète la rendait ainsi :

« Tombeau de Habig, esclave de Bomel-Kart, fils d'Azrubaal,
» fils d'A... »

Mais un deuxième y voyait ceci :

« Il détourna les conseils timorés; et entraîna violemment les
» hommes inertes et sans cœur; on fut réuni pour briser le joug;
» rapidement la toute puissance revint. »

Les divergences entre les différentes versions ne sont pas toujours aussi radicales que dans cet exemple; mais elles sont assez fréquentes et assez graves pour qu'il soit permis de dire que la lumière ne s'est pas encore faite sur ces idiomes mystérieux de la Phénicie et de la Libye.

Ce n'est pas une raison pour que les archéologues algériens négligent la recherche de ce genre de monuments. Fournissons autant que possible des pièces à cet intéressant procès; mais attendons prudemment le *flat lux*.

— *Inscription phénicienne du sérapéum de Memphis.* — M. l'abbé Bargès va nous fournir un autre exemple de la nécessité de rester neutre dans la question phénicienne.

M. Mariette a rapporté d'Égypte, pour le musée du Louvre, une pierre à libations provenant du sérapéum de Memphis. La surface en est creusée de manière à former deux cavités séparées par une cloison. Sur le côté antérieur est une inscription phénicienne dont M. le duc de Luynes donne une traduction dans le *Bulletin archéologique* de l'Athénæum français, et M. l'abbé Bargès une deuxième dans la *Revue d'Orient* (n° de mars 1856).

Si l'on a bien compris nos explications sur la question phénicienne, on ne sera pas étonné d'apprendre que les deux honorables orientalistes ne sont pas d'accord.

— *Les Touareg*, par M. Oscar Mac-Carthy. — Ce travail a paru dans la *Colonisation*, journal algérien, et dans la *Revue d'Orient* (n° de février et mars 1856). L'auteur a réuni les données fournies par plusieurs voyageurs anglais sur les Touareg. Dans ses n° des 10, 20 et 24 janvier 1856, l'*Akhbar* avait publié des articles de M. le commandant Galinier et de M. Berbrugger sur le même sujet, au moment même où la députation des Touareg, envoyée au Gouverneur-Général, se trouvait à Alger.

— *De l'éducation du Faucon en Barbarie*, par M. le général Daumas. — On sait que la chasse au faucon se fait encore ici comme elle avait lieu chez nous au moyen-âge, surtout dans la partie orientale de l'Algérie, où la tradition s'en est conservée dans quelques grandes-familles. M. Daumas a traité ce sujet intéressant dans la *Revue d'Orient* avec la finesse d'observation et le talent descriptif qui caractérisent tous ses ouvrages sur l'Algérie.

— *Inscriptions romaines de l'Algérie*. — M. Léon Renier a commencé la publication de cet important ouvrage. Les livraisons qui nous sont parvenues contiennent 1409 inscriptions, de Lambèse seulement ! Nous reviendrons sur cette œuvre capitale.

— *De la tolérance dans l'Islanisme*. — Sous ce titre, M. Ismaël Urbain a publié un très-remarquable article dans la *Revue de Paris* (n° du 1^{er} avril dernier). M. Urbain a vécu long-temps en Égypte et en Algérie, il connaît parfaitement la langue arabe et n'est pas de ceux qui ont la prétention d'étudier les mœurs d'un peuple sans avoir le moindre contact avec les nationaux. Appelé par la nature des fonctions qu'il exerçait ici à se trouver en rapports continuels avec les indigènes, il a complété, par des études historiques, les notions pratiques qu'il avait pu acquérir ainsi. La thèse qu'il a entreprise de démontrer heurte bien des préjugés et même des opinions qui ne semblent pas conçues légèrement. Mais il cite des textes authentiques, des faits positifs, d'où il paraît résulter, en effet, que l'islamisme n'est pas virtuellement entaché d'intolérance et que certains événements exceptionnels assez généralement connus n'infirmement nullement cette conclusion.

Le travail de M. Urbain est de ceux dont on ne saurait trop louer le but et l'exécution ; car il indique avec lucidité une des voies qui conduisent vers ce point d'engrenage par lequel la civilisation chrétienne pourra entraîner la civilisation musulmane dans sa sphère d'activité.

— *Les Arabes à Amboise*, par M. A. Duplessis. — Cette étude faite à l'époque où Abd-el-Kader et ses compagnons étaient détenus au château d'Amboise, contient 34 pages dans le tome 5^e des *Mémoires* de la société des sciences et des lettres de Blois. La figure de l'Emir, ses mœurs, les aspirations de son intelligence, l'homme tout entier est dessiné dans cet opuscule par une plume dont la fidélité a sa preuve dans la netteté et la sincérité du style.

— *Primavera y flor de Romances*, collection des plus vieilles romances Castellanes; Berlin, Asher ; Paris, Klincksieck, 1856, 2 vol. 8°, prix 20 fr. — On remarque dans le 1^{er} volume quarante romances dites *fronterizos*, parce qu'elles sont relatives aux batailles et combats livrés sur les frontières entre les Chrétiens et les Maures. C'est un excellent choix fait dans les poésies populaires de nos voisins de la Péninsule ibérique.

— A une séance récente de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, M. Charles Lenormand a lu pour M. François Lenormand, son fils, une note sur un scarabée découvert en Algérie.

— *Bibliographie scismique*, par M. Alexis Perren, catalogue des ouvrages qui concernent les tremblements de terre, les éruptions de volcans, etc.. 112 pages dans la 2^e. série, tome IV, des *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
